

## Une semaine à Avignon dans le In

### Le festival n'est pas fini mais à quelques jours du bilan, que peut-on déjà retenir de cette édition 2010?

Les moments forts, on les doit sans conteste à l'Espagnole Angélica Liddell, dont les deux spectacles ont suscité de véritables électrochocs. *La casa de la fuerza*, tout d'abord, dans lequel, cinq heures durant, elle dénonce les violences faites aux femmes et, partant, les meurtres impunis de Ciudad Juarez. Puis *El ano de Ricardo*, spectacle antérieur, où, avatar d'un Richard III intemporel, elle hurle, dégueule les malades qui nous gouvernent et les despotes de tous les temps. C'est la première fois que l'on aura pu voir cette étonnante, exceptionnelle personnalité théâtrale en France. Gageons que ce ne sera pas la dernière.

Autres heureuses surprises de ce festival, les deux pièces de Falk Richter, *My secret garden*, mis en scène par Stanislas Nordey, qu'il interprète avec Anne Tismer et Laurent Sauvage, et que l'on pourra voir au Théâtre des Quartiers d'Ivry, et *Trust* par la Schaubühne de Berlin, qui mêle avec bonheur théâtre et chorégraphie. Après le décevant *Papperlapapp* créé pour l'occasion par Christoph Marthaler, la Cour d'honneur a accueilli Denis Podalydès, qui s'est confronté à son tour au célèbre mur du Palais des Papes, couronne de Richard II sur la tête. Mission globalement réussie même si Shakespeare, dans la mise en scène de Jean-Baptiste Sastre, perd en tragédie.

Tout au long de cette édition, hommage a été rendu comme il se doit à Alain Crombecque, disparu en plein Festival d'automne (dont il était le directeur après avoir été longtemps celui du Festival d'Avignon). Cela a été l'occasion de rencontres, notamment avec Patrice Chéreau, de souvenirs et lectures dont celle d'extraits de *Molloy* par Sami Frey, qui valait bien des spectacles.

Au cours de cette semaine à Avignon, les moments forts ont alterné avec quelques déceptions, les faisant presque oublier. Au nombre de celles-ci, le très évanescent *Orchestre perdu* de Christophe Huysman, *Big bang* de Philippe Quesne, à l'absurde poétique mais qui n'a offert que de minces moments de grâce, mais aussi *Les corbeaux* de Josef Nadj, qui délaisse la danse au profit des arts plastiques, ce que l'on peut regretter.

L'Opéra-Théâtre accueillait une production ambitieuse mais souvent hermétique de Guy Cassiers inspirée de *L'homme sans qualités* de Musil, avant *Der Prozess*, d'après Kafka, mis en scène par l'Allemand Andreas Kriegenburg dans une vision expressionniste où le pauvre Josef K. est démultiplié. Une proposition très aboutie. De Brecht, on attendait *Baal* avec Clotilde Hesme dans le rôle-titre. Avec une telle actrice, François Orsoni parvient sans mal à attirer les spectateurs mais sa présentation est beaucoup moins séduisante que la belle Clotilde dont la présence a illuminé le Cloître des Célestins. Avant elle, Anne Teresa de Keersmaker et ses danseurs y avaient consacré la tombée du jour. Une autre curiosité a fait venir le public: *1973*, de Massimo Furlan, ou l'évocation ironique du Concours de l'Eurovision de la même année, reconstitutions à l'appui.

L'artiste associé Olivier Cadiot a offert avec *Un nid pour quoi faire* de jolis rôles à Laurent Poitrenaux et Valérie Dashwood qui avaient participé à une lecture à l'intensité bouleversante du *Cantique des cantiques* sur la musique de Rodolphe Burger, au Temple Saint-Martial.

Au rayon des nouveautés, on a effectué le parcours sonore concocté par Célia Houdart et Sébastien Roux (coproduit par la Muse en circuit) qui accompagne les promeneurs du cœur historique d'Avignon à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon. *Et j'étais avec eux tout le temps* se compose d'instantanés, d'échos et petits poèmes. Cette proposition originale est une belle occasion de prendre du recul quand le théâtre envahit la ville, quitte à l'étouffer parfois.

A la presque fin du festival, quelles tendances peut-on dégager des spectacles vus, et ceci quel que soit leur degré d'accomplissement? Que par temps de crise, le théâtre est une valeur refuge, ce dont devraient tenir compte de nombreux prescripteurs et autres gestionnaires. Il est plus que jamais le reflet de la société (reviennent, souvent mêlés, les thèmes du pouvoir et de l'argent, du travail et de la précarité) et demeure un salutaire éveilleur de consciences. Sur un tout autre plan, il est à noter que, hormis un ou deux spectacles, l'usage de la sonorisation, quand ce n'est pas du micro proprement dit, se banalise. S'il est justifié s'agissant de proférations, comme *Trust*, d'adresses au public ou de performances exceptionnelles (encore une fois, Angélica Liddell) il est à craindre que ce recours à la facilité se généralise. Quel sera alors l'avenir du théâtre?

Alors à ceux qui demandent: est-ce un bon festival? On ne peut répondre que: oui, bien sûr. Sinon à poser d'autres questions: qu'attend-on de ce festival emblématique? Qu'est-ce qu'un "bon" festival? Le fait est là, qui se renouvelle chaque saison: Avignon est un phénomène théâtral incommensurable qui ne pourra cesser d'exister, Avignon existe. Il est forcément un bon festival.

**Annie Chénieux - leJDD.fr**

Vendredi 23 Juillet 2010

## Annonces google